

Vieux écrits

Présentation de Pierre collins, archiviste

Ce numéro-ci, nous offrons à nos lecteurs et lectrices **un texte du célèbre ethnographe folkloriste Marius Barbeau** où il est question de fantômes, revenants et farfadets qui ont hanté (et hantent encore?) la côte nord gaspésienne... Ce texte intitulé «*Gaspésiades*» est paru dans **Le Canada Français**, vol. XXVIII, no 2, (octobre 1940): 148-159. Nous avons conservé l'orthographe et la syntaxe originales.

Marius Barbeau et le folklore de la côte nord gaspésienne

Après un séjour prolongé en Gaspésie il y a quinze ans, l'impression la plus vivace que j'en conservais était d'avoir passé insensiblement du réel au féérique en écoutant les légendes et les gaspésiades dont les pêcheurs parsemaient leurs récits. Le pays lui-même, par son éloignement et sa solitude d'alors, se prêtait à la survivance du passé; ses montagnes boisées et ses vallons mystérieux aboutissant à la mer tenaient l'imagination en éveil et suscitaient des bruits fantastiques qui couraient la côte et s'implantaient dans la croyance. Les conteurs se plaisaient aussi à enjoliver leurs dires, qu'ils commençaient souvent par la formule: «Il est bon de vous dire... plus de mensonges que de vérité; le plus je parle, le plus je mens;» ce qui voulait dire: À bon entendeur salut!

En route le long de la côte farouche, à L'Échouerie, on voyait les barques «pêcheuses» s'approcher d'un petit village près de Sainte-Anne-des-Monts et jeter l'ancre au «plain». Les pêcheurs – il y en avait deux ou trois dans chaque chaloupe – se tenaient sur le pont, puis calaient leurs voiles roussâtres. Le soleil penchait vers l'occident; ses rayons d'or balayaient les eaux verdâtres que ridait le vent d'ouest. Le panorama était majestueux et féérique, tel qu'il est en ce pays, vers la fin d'un jour d'été. Ravi, je m'arrêtai dans ma course de Matane à La Tourelle. Qu'allait-il se passer, lorsque ces pêcheurs de retour mettraient pied à terre?

Les maisons du village, jusque là endormies, se réveillèrent l'une après l'autre. Leurs portes s'entrebaillèrent; il en sortit des femmes, des filles et des enfants, qui descendirent à la plage recouverte de galets. Les femmes portaient de grands tabliers de cuir, et dans leurs mains elles tenaient de longs couteaux; elles s'arrêtèrent au bord de l'eau, devant de vieilles tables reposant sur des X dont la brune rangée s'étendait sur toute la longueur du village.

Les pêcheurs, à l'aide d'aiguillons, se mirent à lancer la morue pardessus bord, et une odeur d'algues âcre et salée s'exhala dans l'air, pendant que les poissons, gros et petits, atterrissaient en clapotant devant les tables à trancher. Les enfants n'avaient pas sitôt posé les morues aux gros yeux et aux langues bouffies sur les tables que les femmes décollaient les poissons et les dépouillaient en coups de lames qu'une longue habitude a réduits à leur plus simple expression.

D'autres barques pêcheuses arrivaient à chaque instant, et la morue partout était ruée sur la plage grouillante. On aurait cru à une pêche miraculeuse, tant il y avait abondance de tous côtés. N'empêche que ces pêcheurs vivaient dans la pauvreté: le poisson était leur pain quotidien, auquel ne s'ajoutait guère que la pomme de terre. Je me promenai parmi eux, tout yeux et tout oreilles. Personne ne disait mot. Si on ne semblait pas me voir, on m'observait sans doute, car peu d'étrangers s'arrêtaient là. L'Échouerie était d'ailleurs presque au bout du monde; il paraissait en quelque sorte sauvage et inaccessible. On n'y trouvait pas l'aise et le sourire qui, dans les bourgs de Québec, s'épanouissent au soleil. Gaspé semblait avoir écarté son âme sur les eaux amères, tout comme les marins d'autrefois avaient perdu la leur parmi des sirènes sur des îles enchantées.

Un peu déçu, je repris la route lorsque mon voiturier, pour tuer le temps, se mit à raconter une légende du pays. Il parla d'abord des esprits brailleurs dont les plaintes retentissent quelquefois dans les lieux déserts, du petit bonhomme gris des Sauteurs (hautes montagnes), des trésors cachés que gardent les nains, et du noyé de Marsoui – un naufragé protestant qui après sa mort refusa sa dépouille à la terre sainte et catholique.

Au sortir du pont couvert qui traverse la rivière du Cap-Chates – ce cap tient probablement son nom de l'ancien navigateur, M. de Chates – ce conteur me narra l'affaire du «Cabat des Chats», qui naguère avait causé bien de la douleur.

«Mon grand-père, qui était journalier, s'en revenait chez lui, sa journée faite», disait-il. «Comme il s'engageait sur le pont, qui était hanté, la nuit, il entendit un grand bruit: le cabat y battait son plein. La construction de ce pont avait causé bien des chicanes; c'était à qui n'apporterait pas son bois pour le bâtir ou qui ne contribuerait pas la main-d'œuvre. Personne ne voulait payer ni aider; il fallut aller en justice. C'était le pont des chicanes!

«Aussitôt le pont fini que, le soir, des centaines de matous s'y réunirent pour un sabbat. Il y en avait partout, sur le pavé, sur les entrails et sur le comble. Les miaulements et les cris déchirants duraient toute la nuit, sans répit.

«Mon grand-père n'était pas un poltron, loin de là! et il était fort comme un cheval. Tenant sa hache en mains, il s'avança à pas quarrés, au milieu du pont, prêt à frapper à bout portant. Les miaulements redoublèrent; ils étaient épouvantables.

«Le cabat était plus qu'il ne pouvait supporter. Il lança donc sa hache au milieu des chats, en tua un. Il se fit aussitôt un silence de mort. Pris de terreur, tous les autres chats s'enfuirent en criant: Robert est mort!

«Un chat mort gisait sur le pavé.

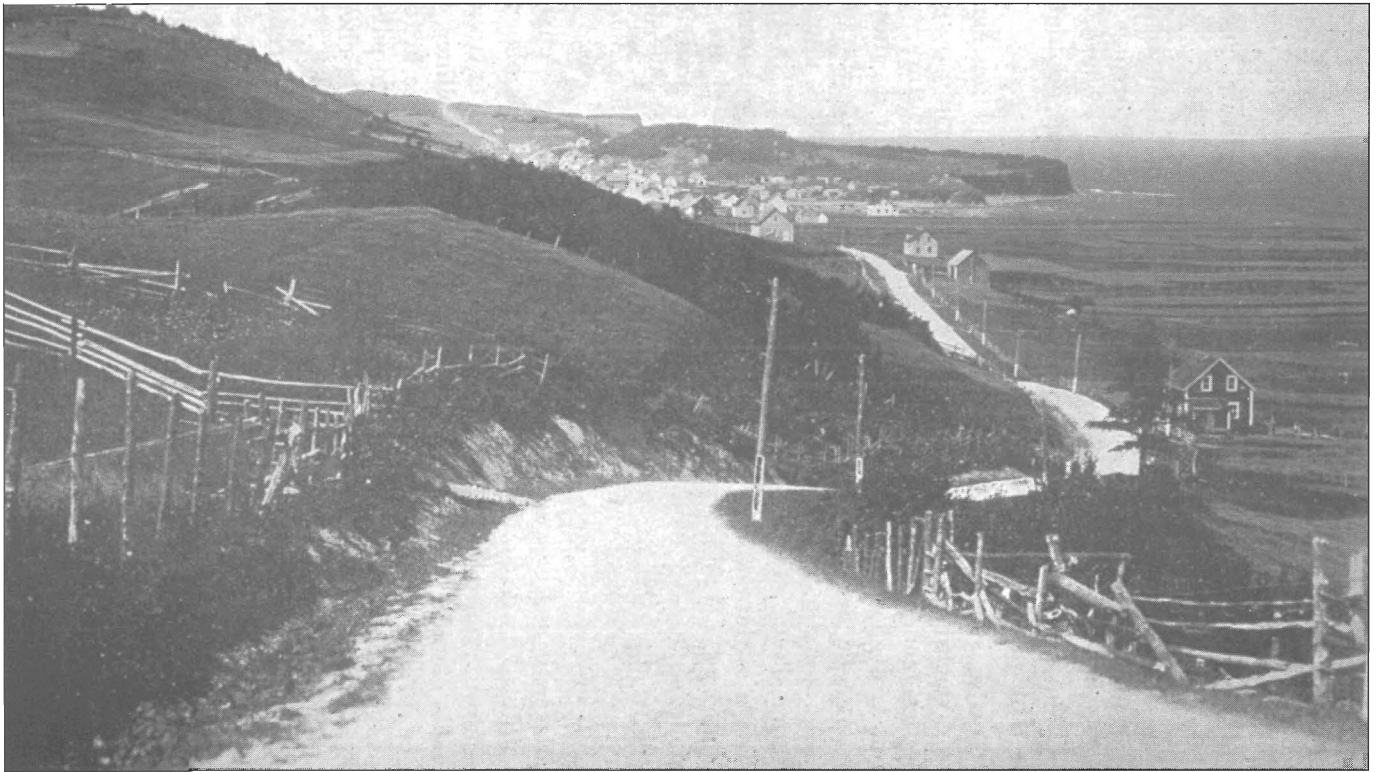
«Mon grand-père, en arrivant à la première maison au-delà du pont, se hâta d'y entrer et de raconter son histoire. Sous le poêle, le gros chat noir se réveille, se lève, retrousse la queue comme en face d'un chien, et miaule:

Si Robert est mort, moi je pars!

«Faisant un bond, il passa comme un caillou à travers d'un carreau. Jamais plus on ne l'a revu depuis».

Ce Pont-des-Chicanes n'est certes plus hanté par les matous, depuis que le boulevard national encercle la péninsule et y amène les touristes; on n'y entend plus que les goélands piailler. Mais les vieilles gens ont sans doute encore souleur lorsqu'il faut le traverser, après la veillée.

Les matous ensorcelés ne sont pas les seuls fantômes dont on entende parler, en Gaspésie. Aux abords des villages riverains dans les anses anuitées, comme à l'Anse-Pleureuse, à l'Anse-à-Jean et à la Madeleine, on en a entendu bien d'autres.



La Gaspésie d'autrefois (La Gaspésie, histoire,... Québec, Bureau provincial du tourisme, 1930, p. 104).

Il est arrivé aux pêcheurs de la Madeleine, poussés par la tempête, d'atterrir à l'embouchure de la rivière pour se mettre à l'abri. Mais on ne le faisait pas de bon gré, car le Brailleur de la Madeleine hantait cet endroit désert. Sitôt que quelqu'un mettait pied à terre, les braillements commençaient; ils gagnaient le sud, dans les bois; puis ils redescendaient au fil de l'eau, sans qu'on sache au juste d'où ils venaient. On n'osaient pas y regarder de trop près, comme il ne faut pas badiner avec le Brailleur. Il pleurnichait tantôt comme un enfant, tantôt s'égosillait comme un possédé, ou il hurlait comme cent loups affamés. Ses braillements semaient l'épouvante. Beaucoup de monde en ont eu connaissance, à commencer par Blanchet, par le père «les Càs», un postillon de l'ancien temps qui l'entendait toujours (Càs était le sobriquet des Barthélemi

Vallée, parce que «les Vallées sont noirs comme des corneilles»), par les Casseaux (famille de Philéas Vallée, ainsi appelée à cause de leur tête, qui est fine), et par les Gyaho (famille de Baptiste Vallée, dont le sobriquet venait de ce que son chef avait vu un gyaho, bête mystérieuse au fond des bois).

Il y a des gens, même aujourd'hui, qui prétendent avoir entendu le brailleur de l'Anse-Pleureuse. Le père la Pétusse (Isaïe Vallée) en parlait récemment encore: «Je peux vous en donner des nouvelles sûres et certaines. Moi et un de mes frères, nous l'avons entendu dans le lac».

Une nuit, la Pétusse et son frère avaient remonté en barque la rivière pour pêcher le saumon en flambeau. Rendus près du lac, à la Recharge, ils s'étaient mis à flambotter, lorsqu'un objet tomba dans l'eau, près d'eux, avec un bruit effrayant. En jaillissant, l'eau avait éteint le flambeau et presque submergé la barque. Assez hardi, la Pétusse ramassa son frère qui lui, avait perdu connaissance. Pris de peur, à son tour il se hâta de ramer dans le sens du courant, pour redescendre à la côte. Cependant le Brailleur, sorti du lac, grimpa la montagne en beuglant comme un taureau enragé. Depuis, les beuglements dans la montagne se sont souvent répétés. Rien qu'à y penser on en a encore la chair de poule.

Le Pleureux de l'Anse-Pleureuse, déclarait François Saint-Laurent de la Tourelle, portera son nom tant que le monde sera monde. Il a fait sa marque. Dans les premiers temps de l'Anse-Pleureuse, après qu'un arpent de terre fut défriché, souvent des barques pêcheuses y atterrisaient. Un après-midi, on y vit venir trois barges, lorsque le soleil avait encore deux mains de hauteur (la hauteur du soleil sur l'horizon se mesure en mains posées en largeur l'une sur l'autre). La bonnefemme Marianne dit:

- Ça doit être du monde descendu d'en haut pour la pêche – six hommes à bord de chaque barge. Peut-être vont-ils arrêter ici nous voir.

Mais non, ils étaient trop nombreux pour ça. Après avoir échoué leurs barges à l'ouest de la rivière, ils allumèrent un feu et, rangés tout autour, sans plus de façon, ils se mirent à manger.

Après leur repas, lorsque le soleil eut baissé à une main de l'horizon, ils prirent leurs haches et commencèrent tous à bûcher dans le grand bois. On crut alors que ces gens étaient venus ici comme les autres, pour cultiver la terre et pour faire la pêche. À leur nombre, qu'on se dit, ça va aller vite! Les arbres tombaient drus comme mouches; et ils continuèrent de tomber même après le coucher du soleil.

Le lendemain matin, on fut surpris de voir que les trois barges étaient reparties, et bien plus encore qu'aucun arbre n'avait été touché: la forêt restait intacte. Ce qui fit dire à Marianne:

- Encore des gens comme tous ceux qu'on entend ici – de l'autre monde!

Au temps où l'on voyageait par «voiture d'eau» (en barques), les missionnaires – M. Painchaud, M. Mailloux et M. Bilodeau – se faisaient transporter par les pêcheurs d'une paroisse à l'autre, à Sainte-Anne, au Mont-Louis, à la Madeleine et au Clori-d'Ormes.

L'abbé Chouinard racontait comment l'abbé Charles-François Painchaud, qui plus tard fonda le Collège de Sainte-Anne, vint aux prises avec le Brailleur de la Madeleine.

M. Painchaud faisait, en 1814, la tournée des missions gaspésiennes, lorsque le gros temps le força à faire relâche à la Madeleine. Se promenant au bord du bois en lisant son bréviaire, il entendit des grognements et des lamentations; c'était le brailleur, qui ne manquait jamais de semer la terreur parmi les pêcheurs en arrêt. M. Painchaud résolut d'attaquer le monstre dans son repaire, mais il en fut un moment détourné par ses hôtes; ils lui assurèrent que c'était là affronter une mort certaine. Mais comme il n'était pas homme à lâcher prise, il retroussa sa soutane, passa une hache dans sa ceinture, et se mit aux troussees du Brailleur.

Lorsqu'il revint, tout couvert de sueur, il avait le sourire aux lèvres. Il n'avait pas raté son affaire. À tout jamais il avait débarrassé les pêcheurs de leur épouvantail. Ces bruits, à ce qu'on a pensé depuis, venaient de deux gros arbres qui, dans les grands vents, se frottaient l'un l'autre avec fracas. M. Painchaud en avait abattu un, condamnant ainsi l'autre au silence.

N'empêche pas que le Brailleur continua de faire des siennes, du moins à l'Anse-Pleureuse et à l'Anse-à-Jean. Les Robinson, qui furent les premiers à établir le poste de l'Anse-Pleureuse, en étaient tous témoins: le bonhomme Barthélemi, le Père Narcisse, et la Mère Marianne.

Marianne, qui mourut en 1914, âgée de cent trois ans, racontait que l'anse avait été nommée Pleureuse à cause des plaintes qu'on y entendait. On conduisait, un jour, le missionnaire Bilodeau à la Madeleine, lorsqu'en route on se mit à parler du Brailleur de l'Anse-Pleureuse. Le prêtre dit aux voyageurs:

- Couchons à l'Anse-Pleureuse, pour voir si c'est bien vrai qu'on y entend pleurer.

- C'est bien que trop vrai, monsieur le curé! lui assurèrent ses hommes.

Le bonhomme Narcisse ajouta:

- J'ai déjà couché là et j'en ai entendu plus que je ne voulais. Ça ne fait pas de mal, mais, vous savez, c'est toujours assez bâdrant.

- Je serais curieux de l'entendre moi aussi, répondit monsieur Bilodeau. J'ai toujours cru que c'était là des histoires de ma grand'mère.

Faisant terre à l'anse, quatre hommes avec le prêtre mirent leur barge dans la petite rivière, et allumèrent un bon feu sur le plain (la plage).

«La brun» n'avait pas sitôt commencé à prendre qu'une voix, gagnant vers le rivage, se mit à pleurer. Passant du sud au nord, elle semblait sortir des bois. Le premier à s'en apercevoir, ce fut le missionnaire, qui dit:

- J'ai entendu pleurer!

Tout le monde entendit aussi des plaintes, au loin d'abord, puis plus près. Le curé en toute hâte, mit son surplis et son étole. Regardant autour de lui, il aperçut du côté de la mer un homme sans visage dont la tête était enveloppée d'un mouchoir rouge. L'homme se pencha, prit de l'eau dans ses deux mains, se l'envoya sur la tête, puis continua un instant d'avancer. Arrivé à cent verges, il gagna le bois en pleurant. Monsieur Bilodeau partit après lui et disparut.

Une demi-heure plus tard, le prêtre apparut, son bréviaire à la main, son surplis sous le bras. Il était trempé jusqu'aux os, tout comme s'il eût tombé à l'eau. Les hommes, étonnés, lui demandèrent:

- Monsieur le curé, quel était ce gars-là, avec la tête enveloppée d'un mouchoir rouge?

- C'était, mes enfants, le Pleureux de l'Anse-Pleureuse. Personne ne l'entendra plus, la pauvre âme en peine; elle avait besoin de secours.

Depuis ce temps, on ne l'a plus entendue, vrai comme je vous parle!

Restent encore les plaintes de l'Anse-à-Jean et les bruits du Gros-Morne.

Ça n'était pas des pleurs qu'on entendait au poste de l'Anse-à-Jean – quelques milles en bas de la Tourelle, mais des bruits surnaturels. Dans ce petit village, il n'y avait que quatre maisons. Les voitures n'y arrivaient que bien rarement: il n'y avait presque pas de chemin. L'hiver on y entendait tout de même des grelots et des carrioles glissant sur la neige. Mais on ne voyait point la trace des lisses. Le soir, ça frappait à la porte. On ouvrait – personne! Les fils du voisin allaient au puits chercher de l'eau. Comme il tirait le seau, il était saisi, arrêté. Dans la maison, il y avait des gémissements, comme ceux d'un malade; une petite lumière apparaissait dans les ténèbres. Du bruit se faisait entendre, pendant la nuit, comme si quelqu'un eût mis le pied sur une chaise, ou marché de long en large. D'autre fois, c'était des sifflements, des charivaris.

Aux Sauteurs – des grosses montagnes – en bas de la Tourelle, les ouvriers qui campaient sous une tente, la nuit entendirent des bruits étranges. Quelque chose faisait le tour de la tente et grattait la toile; des cailloux descendaient de la montagne, sifflaient dans l'air et tombaient en s'émiettant. Bien surpris, un bon matin, Antoine Brisebois, le postillon, trouva des hommes campés sur la plage. Il leur dit:

- Ne savez-vous pas qu'un mort est enterré ici? Sa planchette est là, plantée sur la pointe. Des lettres et des chiffres y sont marqués.

Mais les hommes – Charles Samson, Joseph Ouellet, Pelletier et François Saint-Laurent – se mirent à rire, disant qu'ils n'avaient pas peur des morts.

Le même soir, tout près de la tente, un coup terrible retentit sur un arbre. On crut l'arbre cassé. Mais non; il était intact. Un bruit de rames monta du plain; une barge semblait y atterrir. Mais ça n'était qu'un bruit qui montait et

descendait. Saint-Laurent, son fusil en mains et son casse-tête à son côté, resta assis toute la nuit sans fermer l'œil. Deux jours après, malade, il repartit pour la Tourelle, et les autres, pris de soulevé, en firent autant, bien qu'il leur restât encore trois journées d'ouvrage (...)

Les esprits pleureurs qui donnent leur nom à l'Anse-Pleureuse et au Brailleur de la Madeleine sont apparentés par la tradition aux nains pleureurs, aux esprits crieurs, et aux revenants en quête de prières, dont parle Sébillot, dans son Folklore de France. Le sabbat des matous au Pont-des-Chicanes ressemble aux combats des chats fantastiques aussi connus en France. Il y a encore des lieux hantés en Gaspésie par d'autres esprits qui forment partie de la tradition européenne, comme le Trou-des-Fées de la Tourelle, l'Anse-à-Jean, les Sauteurs et les falaises hantées du Cap-Bon-Ami.



Le prêtre détruit le brailleur de l'Anse-Pleureuse (1 Gaspésie, histoire,... Québec, Bureau provincial du tourisme, 1930, p. 109).

Les nains qui, parfois, apparaissent aux pêcheurs, sur la grève au pied des rochers sauvages, gardaient des trésors enfouis après des naufrages. Ils sont de l'engeance des monstres et des dragons chimériques de l'Europe. La plus célèbre de ces légendes d'outre-mer est celle de l'Or du Rhin, qui a inspiré à Wagner le thème central de sa Tétralogie, celui du dragon et du nain Albérich conservant un dépôt enchanté, dont la conquête entraîna la déchéance des dieux. La même tradition se divise, en France, en plusieurs rameaux, dont la plupart se sont implantés sur nos côtes maritimes, en particulier ceux du Petit Bonhomme Gris, qui est le gardien reconnu du trésor des Sauteurs, et des âmes en peine, ou des matelots sacrifiés après des naufrages, pour la surveillance de coffres-forts enfouis sur le bord de la mer.

Là où se trouvent des ossements humains, près de la plage, les Gaspésiens s'attendaient à découvrir un trésor caché. Saint-Laurent raconte qu'aux Quatre-Collets, près de la Tourelle, on a déterré un squelette, là où, paraît-il, il y avait de l'argent. Aussi les pêcheurs y ont usé en excavations bien des pioches. En amont des Quatre-Collets se trouvait le trésor de la Chunée (Cheminée), dont le père de Saint-Laurent se plaisait à dire:

«Mes petits enfants, vous savez que, le Soir des Morts, on voit des lumières où l'argent est caché. Apprenez que moi, j'ai vu une petite lumière au rez de la terre, près de la Chunée, sur notre devanture. Ce qui est signe d'argent caché là».

Saint-Laurent lui-même avait souvent manié la pioche autour des souches sur la pointe herbeuse, où il espérait déterrer un coffre-fort. Mais son fils préféra chercher le coffre-fort directement sur le bout de la pointe. Il était sur le point de le découvrir lorsqu'on lui coupa l'herbe sous le pied.

Arriva une chaloupe avec quatre étrangers à bord, qui firent terre sur la pointe. Ces hommes allumèrent un petit feu sur le rivage et, après que tout le monde fut couché, ils se mirent à piocher. Faut dire qu'ils étaient pourvus d'une «médrole», instrument à deux poignées de cuivre, tournant sur des gonds, dont la pointe qui balance s'oriente d'elle-même vers les trésors enfouis. Le lendemain matin, ils étaient partis, et le coffre-fort avait disparu: ils s'étaient servi de rances pour le sortir du trou, qui avait un pied et demi de largeur et trois de longueur. Tout le monde pouvait voir la place d'où ils l'avaient tiré, à quatre pieds et demi de profondeur. Ce qui fit conclure au chercheur déçu: «Ils sont partis avec le plus gros profit. Nous autres, il ne nous est rien resté, qu'à examiner le trou vide».

Aux Sauteurs, grosses montagnes entre l'Anse-à-Jean et le Cap-aux-Renards, les pêcheurs voyaient, le soir, sur la bature, de gros récifs, des feux et un petit homme habillé en gris, qui se promenait, coiffé d'un bonnet à gland, comme les Écossais. On reconnaissait là le Petit Bonhomme Gris – c'est son nom; tout le monde l'avait vu. Il sortait quelquefois d'une bouffée de fumée. En d'autres temps, il apparaissait et disparaissait sans qu'on s'expliquât comment, des fois tout petit, d'autres, plus grand. Il ne semblait pas méchant; seulement, il épouvait les gens. On croyait qu'il avait été posté là pour garder des coffres-forts.

Beaucoup de bâtiments s'étaient perdus là, dans les tempêtes. Au Ruisseau-au-Castor, dans les basses-mers, on voit encore des canons. Il y a eu, aux Sauteurs, des naufragés d'enterrés, parmi les grosses roches. On en trouve encore on les enterre de nouveau. Aussi y entend-on presque de tout temps des choses de l'autre monde.

Les pêcheurs racontent que les bâtiments en détresse faisaient côte et enterraient leur coffre-fort. Le capitaine demandait qui voulait le garder – il fallait un gardien. On flambait la tête à qui s'offrait de rester et on l'enterrait sur le coffre-fort. Personne de ce moment ne pouvait approcher sans sa permission. Les matelots découvrirent qu'il s'agissait de se faire tuer; aussi ne se prêtaient-ils plus à ce devoir. On se mit alors à tirer à la courte paille, et celui à qui tombait la plus courte suivait sous terre le coffre-fort. Le Petit Bonhomme Gris des Sauteurs était donc un esprit gardien de trésors, tout comme le Captain Kidd des Provinces Maritimes.

Des pêcheurs de la Tourelle l'ont aperçu maintes fois, le long de la côte, dans leurs atterrissages forcés. Il leur lançait des cailloux pour les éloigner. S'ils avaient l'audace d'approcher, il disparaissait dans la fumée. Clara «Franchise» (dont la mère était une allemande nommée Christina), une nuit, campait là avec ses frères et d'autres pêcheurs. Elle sentit qu'on lui tirait les pieds, qu'on lui prenait la tête. Se levant, elle regarda, mais tout avait disparu. Le feu avait été bouleversé, et les cailloux, qui descendaient du cap, se mirent à pleuvoir partout. C'était, à ne pas s'y tromper, le Petit-Bonhomme Gris des Sauteurs.